

— Sire, dit-il, l'armée ennemie débouche tout entière de Pégau et tombe sur les troupes de M. le maréchal.

— C'est bien, Monsieur ; retournez dire au prince de la Moskowa que je vais hâter mes dispositions en conséquence, et qu'avant une demi-heure nous nous reverrons.

Quoique Napoléon ne s'attendit pas être attaqué dans cette position, il prit aussitôt son parti, et s'adressant aux officiers-généraux qui l'entouraient, il leur dit :

— Nous n'avons pas de cavalerie, n'importe ! ce sera une bataille d'Egypte : l'infanterie française doit suffire.

Des officiers d'ordonnance sont aussitôt dépêchés au duc de Raguse et au général Bertrand, pour leur donner l'ordre de presser le pas et de se diriger, à travers champs, sur l'ennemi. Le vice-roi quitte Napoléon et va se mettre à la tête des troupes du duc de Tarente.

Quant aux colonnes qui sont échelonnées sur la route de Leipsick, il leur ordonne de serrer leurs rangs et de développer leurs lignes dans la plaine, en s'avancant au pas de course, au secours du maréchal Ney, cette manœuvre s'exécute sous ses yeux. En voyant cette fière jeunesse défilé devant lui aux cris de *Vive l'Empereur !* Napoléon la salue et dit en se frottant les mains :

— Si mes petits Parisiens ne se démentent pas, à trois heures la bataille sera gagnée. Ney a eu raison de me les demander : il me faut aller les voir.

Et il part au grand galop pour rejoindre le corps d'armée du maréchal, en se portant du côté où la canonnade lui semble plus vive.

De son propre aveu, *il avait été pris en flagrant délit*, attaqué sur son flanc pendant qu'on exécutait un mouvement qui devait tourner l'ennemi, celui-ci avait marché depuis Dresde, sous une inspiration prussienne, pour reprendre à Iéna même, la revanche d'Aurstaedt.

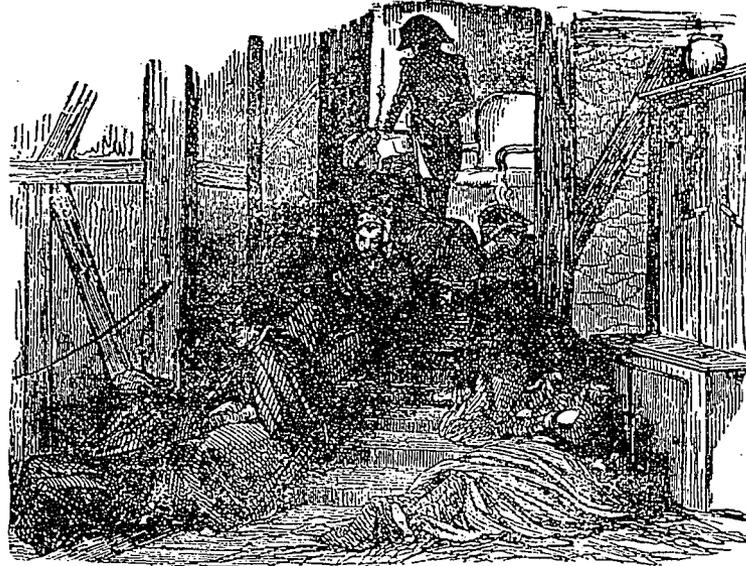
### CONSCRITS, VOTRE EMPEREUR ATTEND TOUT DE VOTRE COURAGE

Cependant le grand effort de l'artillerie et de l'infan-

terie ennemie portait sur le centre. Des cinq divisions de Ney, quatre étaient déjà fortement entamées ; le combat devenait terrible ; Kaya surtout était le théâtre de la mêlée la plus sanglante.

Le carnage durait depuis trois quarts d'heures ; l'ennemi était parvenu à enlever les quatre villages et se disposait à déboucher sur Lutzen, lorsque tout à coup au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, parut Napoléon !... la garde était derrière lui.

Sa présence pouvait seule arrêter l'élan des Prussiens : elle produisit sur nos troupes l'effet accoutumé.



Messieurs, voici notre bâton de perroquet pour cette nuit

— Conscrits ! s'écria Napoléon d'une voix retentissante, votre Empereur est avec vous ! il attend tout de votre courage !

A ces mots, l'enthousiasme reparut sur les figures ensanglantées de ces braves jeunes gens. Il ne veulent pas faiblir sous les coups meurtriers qui les dispersent : ils retournant dans les champs de Kaya, se rallient en pelotonnant, et, sans cesser de crier *Vive l'Empereur !* reforment leurs rangs, épaississent leurs colonnes d'attaque et recommencent le combat avec plus de fureur que

jamais. Au milieu du désordre, Napoléon rallia lui-même un bataillon de conscrits. Tandis que cette petite troupe s'avance l'arme au bras, il reconnaît, dans les rangs, un chef de bataillon qu'il avait suspendu de son emploi quelques jours auparavant pour une faute de discipline. Il fait arrêter le bataillon, court à cet officier et lui rend son commandement.

Des vivats et des cris de joie éclatent aussitôt dans le bataillon, qui forme au même instant la tête d'une colonne d'attaque aux acclamations des vieux grognards témoins de cette scène. En passant devant eux au pas de charge, ces soldats, électrisés par leur présence s'écrièrent :

— Vive la vieille garde !

— Vive l'Empereur ! conscrits !... reprirent en masse les vieilles moustaches, avec un enthousiasme impossible à décrire.

Et quand ces jeunes gens furent près d'eux, quelques grenadiers leur dirent en faisant de gros yeux :

— Allons, les Parisiens ! allez *chauffer* les Prussiens un peu ferme ; nous sommes là nous autres ; après vous s'il en reste.

Ceux-ci se lancèrent ; le bruit le plus épouvantable de mousqueterie se fit entendre : bientôt, aux cris des combattants succéda un silence de mort. C'était principalement sur Kaya que les grands efforts étaient dirigés ; ce village allait devenir incessamment le théâtre d'un gigantesque combat.

Toutefois, le maréchal Ney continue de faire face à tout : son chef d'état-major, le général Gouré, est tué près de lui ; le général Girard, déjà blessé de deux coups de feu, tombe atteint par une troisième balle ; on veut le transporter à l'ambulance :

— Non ! dit-il en cherchant à se relever, je veux rester sur le champ de bataille, puisque le moment est arrivé, pour tout Français qui a du cœur, de vaincre ou de mourir ; laissez-moi !

Pendant quatre heures on se battit avec une animosité toujours croissante. Gross-Gorschen, Klein-Groschen et Rahna furent pris et repris sans qu'aucune des deux parties voulût céder le terrain.

Les conscrits de France et les jeunes gens de Prusse, la fleur des universités du Nord, les enfants des meilleures familles de Paris étaient là pêle-mêle, luttant corps à corps dans les décombres fumants de ces malheureux villages. Des deux côtés on faisait ses premières armes ; des deux côtés une brillante jeunesse avait répondu à l'appel de son souverain.